

L'opérette imaginaire

de Valère Novarina

mise en scène de Claude Buchvald

musique de Christian Paccoud

Grammont

Du 4 au 7 novembre 1998

Mercredi 4 et jeudi 5 à **19h00**

Vendredi 6 et samedi 7 à 20h45

Durée : 2h30 + 8' d'entracte

Location-réservations

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

Tarifs

Général : 100 F - Réduit : 80 F - Moins de 26 ans : 70 F - Collégiens, lycéens : 60 F

L'opérette imaginaire

de **Valère Novarina**

mise en scène de **Claude Buchvald**

musique de **Christian Paccoud**

Scénographie et lumière : **et**
Yves Collet **La Chorale de l'Enclos**
Costumes : **(Montpellier)**
Sabine Siegwalt, dirigée par
assistée de **Christine** **Jean-Pierre Bellan**
Brottes

Arrangements vocaux :
Jean-Yves Rivaud

Petits pas de « la noce » :
Léon Napias

Maquillage :
Catherine Saint Sever

Assistanat à la mise en scène :
Céline Schaeffer

Coordination des chorales :
Brigitte Mazères

avec

Michel Baudinat
Didier Dugast
Laurence Mayor
Elizabeth Mazev
Claude Merlin
Christian Paccoud
Dominique Parent
Nicolas Struve
Valérie Vinci
Daniel Znyk

Le texte de
« **L'Opérette imaginaire** »
est publié aux éditions P.O.L.

Spectacle créé
le 21 septembre 1998
au Quartz de Brest

Coproduction :
Compagnie Claude Buchvald,
Festival d'Automne à Paris,
Théâtre de la Bastille,
Centre Dramatique National
Orléans Loiret Centre,
Création Résidence
Le Quartz de Brest

avec le soutien de
Théâtre Garonne à Toulouse
Centre Dramatique Régional de Tours,
Théâtre des Treize Vents -
Centre Dramatique National
Languedoc-Roussillon-
Montpellier,
Théâtre d'Evreux - Scène Nationale,
Théâtre Municipal du Mans
Théâtre Le Point du Jour à Lyon,
Théâtre de l'Olivier à Istres -
ACVNF, Atelier du Rhin -
La Manufacture - Centre
Dramatique Régional d'Alsace

avec l'aide de
THECIF-Conseil Régional d'Ile
de France, ADAMI,
Ministère de la Culture - DRAC
Ile de France, Direction du
Théâtre et des Spectacles,

Remerciements à
Théâtre du Soleil

Valère Novarina écrit "vers le Théâtre", alors on n'a de cesse de voir surgir dans le corps des acteurs, sur les planches, ce qu'on a soi-même vécu si fort en solitude avec son écriture.

Et le désir se contamine très vite, dès les premières répétitions, ça jubile, ça bondit, ça s'égosille... Le théâtre devient indispensable, avec plein de gens dedans. Parce qu'il y a de quoi réveiller les morts, alerter les cerveaux, de quoi faire rire et inquiéter les plus raisonnables.

Réentendre "la musique chaotique", chanter l'inénarrable, le presque pas possible... Se voir absolument autre, pas celui qu'on croit, pas comme on nous l'a appris, mais les figures détruites et le monde dans le noir avec la petite lumière dedans qui va tout recommencer.

C'est ça *L'Opérette imaginaire* : un cube cassé avec des morceaux épars que le théâtre va étrangement reconstituer et faire valser, où "les petits bonshommes" sortis tout droit des planches vont crier "à la cantonade : Les portes, les portes!"

Et ce serait bien étonnant qu'elles restent fermées après un tel acharnement. Ils s'y prendront de toutes les façons pour les ouvrir ; avec les paroles, les chansons, la musique, le déboussolement des membres, l'écartèlement de l'espace. Ils se croiront au cirque par moment ou au music-hall, mais par fulgurance... Ils arriveront de tous les côtés, ils cogneront fort sur le rouge du sol et de la palissade. Ils feront la noce et la prière, de burlesques apartés et de terribles passages...

Le Mortel n'en finira pas de chanter, et s'il le faut on le retuera et on le retuera jusqu'à ce que vie s'en suive! Et tout cela avec la légèreté des acrobates, si nous pouvons.

Et comme dans toute *Opérette imaginaire* nous saluerons Le E. Muet, Le Mortel, Jean Chronologue, Anastasie, Le Galoupe, L'Anthropopathe, La Femme Perpendiculaire, L'Homme d'Outre-ça, Panthrope, Adraste, Exodurge, Clytophon, Œnistre, Théodrilie, L'Homme Sang, Autrui, Jean Sarxophore, La Femme Salique, L'Ouvrier Ouiceps, Le Valet de Carreau, La Dame Autocéphale, Jean Circulaire, Le Musicien, et bien sûr les Enfants de la Colère.

Et on finira bien un jour prochain par chanter leurs chansons dans les rues.

Claude Buchvald

Qu'est-ce qu'une opérette? C'est un *diminutif*. Une forme plus courte, d'où tout *gras théâtral* est enlevé, un drame si concentré qu'il se dépouille du sentiment humain. L'opérette s'obtient par érosion : demeurent les restes durs, les arêtes rythmiques, la structure, les émouvants restes humains. Dans l'opérette, l'homme émeut par absence : « On reconnaîtra les ossements humains à ce qu'ils portaient des yeux »

Musique montante et qui descend : une opérette, c'est chaviré. Sur le plancher des planches, houleuse, la musique fleurit là où on ne l'attend pas ; le chant , improvisiste, supprime la parole, comme un printemps brusque... Pourquoi chantent-ils ceux qui chantent ? Chantent-ils parce qu'ils mentent ? Chantent-ils d'émotion ? Chantent-ils par lapsus ? Mentent-ils tout ce qu'ils chantent?

L'opérette, toujours *plein-feu*, a pour refrain la phrase d'Arthur Cravan «Il est plus méritoire de découvrir le mystère dans la lumière que dans l'ombre.»

Valère Novarina

"On entend la musique chaotique"



Vous qui habitez le temps, Valère Novarina

Je ne suis pas musicien. Toutefois, je vis avec un accordéon sur les épaules depuis l'enfance. J'ai traversé les années avec lui, un peu comme son ombre, et me suis rendu compte qu'il s'adaptait magnifiquement aux situations les plus inattendues et pas seulement dans les bals musette. Je ne sais rien de la logique harmonique, mais je connais ceux qui l'écoutent. C'est sans doute pour cela que très vite se sont mariées en moi les notions de poésie et de convivialité.

Quand nous avons monté *Le Repas* avec Claude Buchvald, nous nous sommes rendu compte que les mots tombaient sur les notes comme s'ils se connaissaient depuis la nuit des temps. Tout est là. Le poème est "chanté" depuis que le poème est poème. Bien avant l'écriture, bien avant les livres, le poème est chanté et la colombe roucoule. C'est vers cette réconciliation que nous voulons marcher. D'un côté les mots d'un poète, de l'autre le chœur de l'humain redevenu homme ou femme qui chante joyeusement, spontanément et fraternellement.

Inscrire un album de Novarina au Top 50, chanter du Novarina dans les bistrotts à tiercé, danser du Novarina dans les boîtes de nuit, endormir les enfants avec des berceuses Novariniènes, et entendre siffloter au coin d'une rue la dernière chanson du copain Valère : voilà mon but. Mettre toute cette énergie sur un plateau de théâtre où les comédiens se serviront de tout ce qu'ils savent faire, monter un orchestre de copains, danser parce qu'on a envie de danser, et chanter encore et encore les mots du poète. En 1997, si on cherche un peu on pourrait appeler ça une opérette, un guinguette-opéra, une operlinette, bref : du théâtre chanté.

Christian Paccoud

- Prends ton vélo et grimpe !
- Troisième mi-temps.
- Oh ça alors !
- Y a des trucs, tu peux pas, tu peux pas.
- Le poule d'eau sifflera trois fois avant que le loup ne la mange.
- On dirait le sud.
- C'est un coup monté !
- Mais où on va ?
- A la fonte des neiges, on est bien.
- J'sais rarement où j'habite.
- Pourquoi j'y suis, ... j'y reste.
- L'ausecours du pourquoi.
- Tu m'as chanté, j't'adore.
- Chanter du Novarina, c'est comme une omelette au cèpes, une brasse dans la mer rouge...
- Mon premier toboggan.
- les mots encore enfants.
- Sur un autre ton !
- Ca n'a rien de quoi... Continue !
- Bon ! j'crois qu'y vais.
- Ah ça !... j'en rêvais.

Didier Dugast et Laurence Mayor

Parce que mon pépé Narcisse, et son cornet à piston, a posé le rideau de fer du Châtelet.

Parce que ma Tit-mère avec son violon et son mari Narcisse le susnommé chantaient: "La Mascotte", "La Cocarde de Mimi Pinson", et "L'Auberge du cheval blanc".

Parce que Papa Roger m'a donné son saxophone.

parce que j'ai chanté "Colorado" au Sébaste en faisant les pattes arrières d'un cheval.

Parce qu'il faut prendre la route fleurie.

Parce qu'à la fin du repas nous chanterons chansons pour qu'il fasse faim.

Parce que : CAP SUR LA JOIE.

Dominique Parent

L'oxymoron, rebaptisé par quelques esprits facétieux "oxymore vivant", est dans le langage linguistico-universitaire ce qu'on pourrait traduire imparfaitement dans la langue du commun des heureux mortels par : "alliance-de-mots-impossible-et-délicieux-génératrice-de-rires-entendues-et-de-hochements-de-tête-approbateurs-voire-d'émotions-inexpliquées" Les exemples les plus connus de cette figure de style sont "adolescent épanoui", "art alsacien", "rupture en douceur". A cette liste non exhaustive, nous nous apprêtons donc à ajouter avec délectation : "opérette de Valère Novarina". A bon entendeur.

Elisabeth Mazev

Opérette, enfance de l'art

Nous avons goûté de la chair humaine.
Et nous avons trouvé cela délicieux.
Depuis, nous avons faim. Nous en redemandons. Ensemble, d'une seule voix et de toutes nos dents.

"Vite, de la viande !
Vivante dans son jus frais !
Dans son, dans son
Dansons la carne à gnôle !
Qu'un sang joyeux
Abreuve nos microsillons !"

(Refrain)

Mais oui ! Voilà ce qu'il faut à nos appétits cannibales : la bonne vieille "opérette", le vieux avec lequel on fait le neuf ! Ainsi opère l'opérette.

Ainsi opérera-t-on : on fera une opérette.
Peut-être même un nô pérette (Nô Nô Nannette ?)

DelaviandeviteValèreviteValèredelaviande
De la viande à chanter, à danser, à rythmer, à jeter aux refrains, à dilacérer en chœur, à soliloquer, à sot-l'y-laisser, à ne pas s'en lasser, à s'en laisser conter sans compter, à en avaler les paroles avec la musique, à s'en lécher les mots, à croquer avec les notes à coup de quenottes.

Mais voilà qu'il est déjà à son étal !

A nos mâchoires !

Claude Merlin



Gosiers ouverts... piaillement-chants et
becquée
Bonshommes ahanant
Marguerite crache des notes avec son sang
Maman au bébé tatati-tatata
José à Josetta bouboubou la la
Et d'aucun pour ne pas succomber hou-
hou-hou
Sur la tête d'épingle du chant
Tant de gens.
Nicolas Struve

C'est NOVARINA. C'est d'air qui circule.
Pour en changer en nous. C'est d'air qui
s'frotte aux cordes vocales, qui s'expulse
de la boîte à soupirs. C'est d'not'vie qu'ça
respire. Non, c'est pas difficile. C'est pas
fumé si on accepte que ça circule, que ça
souffle, que ça virevolte. C'est pour dire
que la vie c'est aussi comme ça qu'on
voudrait qu'ça s'danse. Ca ne prêche pas
les lendemains qui chantent. Ca fait
apprendre des chansons. Je suis très fier
d'en avoir des airs.

Daniel Znyk

Quel est donc ce festin
qui me tient
trop petit le matin
et le soir je dévore
jamais je ne m'endors
ou alors il est mort
1.2.3 et puis s'en va
le coeur était trop gros
et maintenant il n'y est pas
enfant do
enfant dormira bientôt
et nous voilà tout beaux
pour chanter à grands pas
un air d'opéra etc
d'apéro et puis ça va
les coeurs d'artichauts - chauds
sont tout chauds
les p'tits pois dans l'eau oh
c'que c'est beau
amène les haricots et le gigot
et aussi du vin pour Célestin
fais pas l'malin Augustin
j'en reprendrais bien un brin
enfin
ça c'est le refrain
Valérie Vinci



Valère Novarina



Valère Novarina est né en 1947 à Genève. Il passe son enfance et son adolescence à Thonon, sur la rive française du Léman. A Paris, il étudie à la Sorbonne, la philosophie, la philologie, et l'histoire du théâtre. Sa première pièce *L'Atelier volant*, sera mis en scène par Jean-Pierre Sarrazac en 1974. Marcel Maréchal lui commande une libre adaptation des deux *Henry IV* de Shakespeare, *Falstafe*, qui sera montée au Théâtre national de Marseille en 1976.

Le Babil des classes dangereuses - roman théâtral - est publié chez Christian Bourgeois en 1978 ; *La Lutte des morts*, en 1979. Les éditions P.O.L publieront successivement : *Le Drame de la vie* (1984) ; *Le Discours aux animaux* (1987) ; *Théâtre* (*L'Atelier volant*, *Le Babil des classes dangereuses*, *Le Monologue d'Adramélech*, *La Lutte des morts*, *Falstafe*, (1989) ; *Le Théâtre des paroles* (*Lettre aux acteurs*, *Le Drame dans la langue française*, *Le Théâtre des oreilles*, *Carnets*, *Impératifs*, *Pour Louis de Funès*, *Chaos*, *Notre parole*, *Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire* - (1989) ; *Vous qui habitez le temps* (1989) ; *Pendant la matière* (1991) ; *Je suis* (1991) ; et deux adaptations pour la scène du *Discours aux animaux* : *L'Animal du temps*, et *L'Inquiétude*, en 1993. Enfin, toujours chez P.O.L, Valère Novarina publie *La Chair de l'homme*, en 1995, *Le Repas* en 1996. Et en juin 1997 *L'Espace furieux*, *Le Jardin de reconnaissance*, *L'Avant dernier des hommes*.

Valère Novarina a mis en scène cinq de ses textes : *Le Drame de la vie*, Festival d'Avignon, repris au Festival d'Automne à Paris (1986) ; *Vous qui habitez le temps*, Festival d'Avignon, repris au Festival d'Automne (1989) ; *Je suis*, Festival d'Automne/Théâtre de la Bastille (1991) ; *La Chair de l'homme*, Festival d'Avignon (1995) ; *Le Jardin de reconnaissance* Théâtre de l'Athénée (1997).

A partir des années 80, Valère Novarina a intensifié ses activités de dessinateur et de peintre. Il réalise ainsi plusieurs performances où il mêle les "actions" de dessin ou de peinture, le texte, et parfois la musique ou la vidéo : *Une Journée de dessin*, 2 avril 1980, à la galerie Medamothi à Montpellier (455 dessins du lever au coucher du soleil) ; *Le Théâtre est vide. Entre Adam...*, pour violon, actrice et dessinateur, 11 et 12 juin 1980, à la galerie Jacques Donguy à Bordeaux (1008 dessins de midi à l'aube) ; *Le Théâtre séparé performance et exposition*, 14 décembre 1980, Galerie Arte incontri à Fara d'Adda, Milan ; *Deux jours de dessins, performance et exposition*, 12 et 13 mai 1981, à la galerie L'Ollave à Lyon ; *La Chambre noire, deux jours de peinture*, 17 et 18 novembre 1982, à la galerie A la limite à Dijon ; *Générique, performance et exposition* : "V.N. dessine dans la tour saint-Nicolas, à La Rochelle, les 2587 personnages du *Drame de la vie*", 5 et 6 juillet 1983.

A Paris, la Galerie de France a présenté trois expositions de Valère Novarina : *2587 dessins* (1987) ; *La Lumière nuit : peintures, dessins, installation de travaux sur palette graphique* (1990) et *78 figures pauvres* (février-mars 1994).

C l a u d e B u c h v a l d



Metteur en scène, comédienne et enseignante/chercheur au département Théâtre de l'Université de Paris VIII depuis 1976, Claude Buchvald axe sa recherche sur le poème dramatique, non pas comme genre, mais en tant que modèle de théâtre, respiration de la représentation avec Eschyle, Sophocle, Euripide, Rabelais, Shakespeare, Molière, Racine, Beaumarchais, Büchner, Courteline, Labiche, Claudel, Pessoa, Handke, Pasolini, Koltès ...et Novarina. Egalement dans le cadre de l'université, elle met en scène *Léonce et Léna* de Büchner en collaboration avec Claude Merlin et aussi Rimbaud, Mallarmé, Lautréamont, Eluard (*Appel à poète*, dans le cadre de Paris VIII, comprenant également des œuvres de poètes contemporains). Des philosophes : Platon, Descartes, et des musiciens : Eric Satie avec E. Pleintel.

Elle accompagne, en tant que comédienne, des expériences de création de longue haleine : en particulier, Théâtre musical avec la Cie Puig-Lonsdale, Théâtre du Campagnol avec *David Copperfield* et *Le Bal*, et surtout Claude Merlin avec *Chant du cygne* d'après Tchekhov, *L'Enchanteur pourrissant* d'Apollinaire, *Marie des brumes* d'Odysseus Elytis, *Le Marin* de Fernando Pessoa.

C'est avec Alain Astruc qu'elle découvre les voix de la création théâtrale. Il l'accompagne encore et ne cesse de l'éclairer.

Ses rencontres avec des hommes et des femmes de théâtre : Alain Cuny, Ariane Mnouchkine, Catherine Dasté, Philippe Adrien ont été chacune en leur temps déterminantes. Elle s'attache particulièrement depuis quatre ans à l'œuvre de Valère Novarina et met en scène *Vous qui habitez le temps* (95), au Lavoir Moderne Parisien, puis au Théâtre de la Tempête ; *Le Repas* à Beaubourg à l'occasion du Festival d'Automne 1996 et en tournée en 1997 ; *L'Avant dernier des hommes* à la Scène Nationale d'Evreux et à La Chartreuse/Festival d'Avignon 97, reprise au Lavoir Moderne Parisien en janvier 98.

Ses interrogations sur l'espace, la forme, l'"envers comique" de l'acteur lui font tourner ses regards de plus en plus vers la peinture et la chorégraphie, et certaines formes populaires et enfantines (comptines, music-hall,...). Sa curiosité la porte à découvrir, dans la manifestation théâtrale, la place de la parole, son pouvoir épiphanique, sa vocation, l'écriture naissant pleinement, par un acte qui ne va pas sans violence, à l'oralité, et retrouvant sa nécessité actuelle face au monde des images.

C h r i s t i a n P a c c o u d



De 1980 à 1995 il mène une carrière de chanteur à sa manière, créant à raison de 200 concerts annuels en moyenne, l'image d'un personnage populaire mais non médiatique, ignorant les maisons de disques et ne s'intéressant qu'au contact direct entre les gens et la chanson.

Ponctuellement il travaille à France Culture où il rencontre Claude DUNETON qui lui montrera les origines de l'art de la chanson, du théâtre "chanté parlé" qu'il présente dans un stage AFDAS dirigé par Matthias LANGOFF.

Sans disque, sans producteur, sans attaché de presse il fait tous les grands festivals chansons de France, toutes les salles du Bistrot-Cabaret à l'Olympia.

C'est en 1995, à France Culture, à l'occasion d'une émission d'Alain Trutat et Lucien Attoun, qu'il rencontre l'écriture de Valère NOVARINA en accompagnant à l'accordéon une lecture publique du *Repas*.

Immédiatement il fait un rapport entre le théâtre-chanté que Duneton lui a raconté et ce théâtre nouveau qui s'offre à lui.

Claude Buchvald décide de le monter au Festival d'Automne 96. *Le Repas* est donc répété puis joué au Centre Georges Pompidou à Beaubourg.

Un soir Olivier PY est dans la salle, il l'engage pour *Nous les Héros* de Jean-Luc LAGARCE, puis *Le Visage d'Orphée* créé dans la Cours d'Honneur du Palais des Papes à Avignon.

C'est en octobre 97, à la reprise du *Repas*, qu'il est décidé de la création d'une opérette signée Valère Novarina dont il fera la musique.

T H É Â T R E

L'OPÉRETTE IMAGINAIRE

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Porter
 l'homme
 devant soi

par Valère Novarina

Il y a un débat avec l'espace, une controverse avec la langue, une lutte avec le lecteur. Sans chercher jamais volontairement à dérouter celui qui m'écoute, je ne crains pas qu'il se perde – ou soit réellement exténué – car il y a, au-delà de la fatigue – de l'esprit et du corps – comme une seconde perception, un autre souffle, qui apparaît, un corps nouveau qui se relève. Nous ne sommes pas faits que d'une vie et d'une seule respiration, mais de traversées, de renaissances, d'immersions, de noyades, de saluts, de sauts, de passages successifs... Le spectateur doit être amené, comme l'acteur, à porter l'homme devant soi, à marcher sur lui-même, et à se quitter. Comme l'acteur, il doit pouvoir dire : *Je suis personne*. Voyez comme ce mot de *personne* est beau en français : il sonne comme cette indication donnée par Satie à ses musiciens : *Très blanc*.

J'aimerais voir apparaître le langage surgissant, à l'état natif. Je recherche un état d'instabilité. Le danseur joue avec sa chute ; la pensée aussi va tomber : elle nie qu'elle affirme. La parole rejette en même temps qu'elle appelle. Il y a, tout au fond, un très mystérieux rapport de notre pensée – de notre parole, avec la négation. Dans le vrai langage, les choses apparaissent niées et rayées... Tout le travail consiste à maintenir par le *non* et par le *oui*, par la contradiction et l'écartèlement dans l'espace, la parole respirante, traversante – et à tenter de ne pas tomber dans l'idolâtrie ou dans la religion des mots. « Ne se faire d'aucun mot une idole invisible. » C'est très difficile à tenir pour nous les humains qui sommes des bêtes idolâtres d'instinct et des animaux inventeurs de la mort.

Le théâtre est inhumain. Le théâtre est masqué : il s'inoumet à l'image humaine. Aujourd'hui, au moment où l'on tente plus que jamais de « mettre l'homme en boucle » et de le fermer sur soi-même dans un filet, aujourd'hui où on ne cesse de l'imiter et de le reproduire, la bonne nouvelle du théâtre c'est que l'homme n'a pas encore été capturé.

J'écris d'oreille ; j'émet sans cesse des figures humaines : écrites ou peintes, elles naissent par poussées, organiquement, par germinations successives ; j'ai toujours eu l'impression que nous avons été mis sur terre non pour être des hommes mais pour émettre sans cesse des figures humaines, des signaux, des anthropoglyphes. La peinture que je fais est *ietee* et *chromique*. Proche du geste de l'acteur. C'est une peinture *debout*, dressée, pariétale. Une peinture mouvante, apparaissant-disparaissant, par accès, par crises, par danses, une peinture *soufflée* et comme faite par un acteur... J'ai

avec les mots un rapport spatial, peint. Je veux toujours descendre, m'enfoncer plus encore qu'auparavant dans le souterrain écrit : les mots se renversent comme de la matière, font des taches, comme les couleurs. J'inverse parfois une phrase comme le peintre tourne son tableau à l'envers et continue dans l'autre sens. L'espace commence par le langage. La scénographie, c'est d'abord dans les mots. Saint Augustin écrit magnifiquement dans le *De Trinitate* : « *Le langage s'entend mais la pensée se voit.* » C'est une phrase magnifique et mystérieuse qui me travaille quotidiennement depuis deux ou trois ans. La pensée est un drame de l'espace. Ecriture et peinture, ici, en Occident, on les sépare trop. Devant un Piero della Francesca, un Dubuffet, un Soutine, je suis comme devant *quelqu'un*, devant la trace de la présence d'un danseur. Les peintres sont des souleveurs de perspective et des ouvreurs d'écriture. Les peintres nous aident à voir, mais aussi à penser et à respirer.

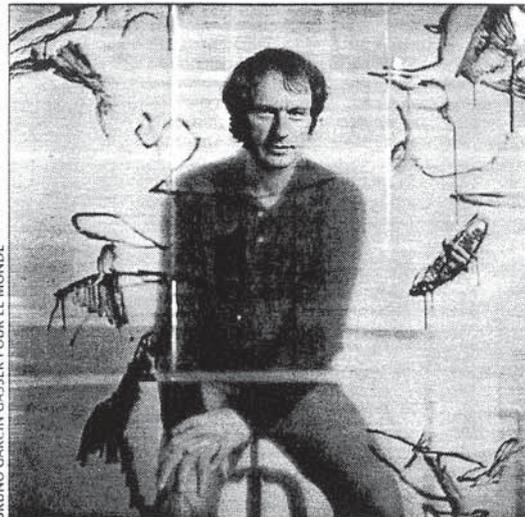
Le travail des acteurs, comme celui des spectateurs, est un travail d'oreille : un creusement à entreprendre, à accepter – une ouverture en soi. Une cavatine. Il est juste qu'en français nous ayons le même mot *entendre* pour désigner l'acte de l'ouïe et celui de l'entendement... De même, le français est très beau, très profond lorsqu'il utilise le mot *appeler* au lieu de *nommer*. « Comment appelez-vous cet objet ? » Nous ne sommes pas les choses, nous les appelons ; nous ne désignons pas les choses ; nous ne possédons pas leurs vrais noms, nous savons qu'elles ne sont pas vraiment là. Le mot prophète, *nâbi*, vient du verbe *nâba*, qui veut dire appeler. Les prophètes sont des appelants. L'homme est un animal de prophétie. Pas un animal qui désigne, mais un animal qui appelle.

Ce qui pousse en avant, ce qui libère notre langue des mots, c'est le *verbe* : il propulse, il libère, il suscite, renverse, il agit. *Délivreur*, il donne à la pensée la respiration. Il croise, livre passage, soulève, fait basculer, et porte au monde contradiction. Il porte le temps dans la matière, il la brûle. On entend dans le verbe, dans l'action du verbe, que *tout est non pour être* mais pour *être délivré*.

Les mots ne sont pas des objets manipulables, des cubes empilables agences – mais des trajets, des souffles, des croisements d'apparences, des champs d'absence, des lieux d'appel, de présence et un théâtre de renversement. Ils contredisent. La langue

saisit pour porter une distance entre tout : elle prend sans prendre, éloigne-rapproche : elle tient au loin et touche. Il y a une *dynamique verbale*, une physique-antiphysique, un drame, une géologie de la parole : ici sont des ondulations, là des traces, des effondrements, ici des soulèvements, des plis, là des poussées ; c'est une matière innommable, insaisissable, invisible et très concrète. On est dans la langue comme dans le théâtre de la matière universelle.

*Notes en marge d'une opérette
 4 janvier-20 juin 1998*



BRUNO GARCIN CASSER POUR LE MONDE

L'OPÉRETTE IMAGINAIRE

de Valère Novarina
 Mise en scène :
 Claude Buchvald
 Musique : Christian Paccoud
 Scénographie et lumières :
 Yves Collet
 Costumes : Sabine Siegwalt
 Avec Michel Baudinat,
 Didier Dugast,
 Laurence Mayor,
 Elisabeth Mazev, Claude Merin,
 Christian Paccoud,
 Dominique Parent,
 Nicolas Struve, Valérie Vinci,
 Daniel Zryk et le chœur
 d'étudiants de l'université
 Paris-VIII dirigé par
 Denis Gautheyrie
 et les assistants
 de l'ensemble vocal Soli-Tutti

Du 18 novembre
 au 20 décembre
 Du mardi au samedi 21 heures,
 dimanche 17 heures
 80 F et 120 F
 Théâtre de la Bastille
 Tél. : 01-43-57-42-14

Ce soir et demain soir au Quartz L' « opérette imaginaire » : termite dans la langue de bois

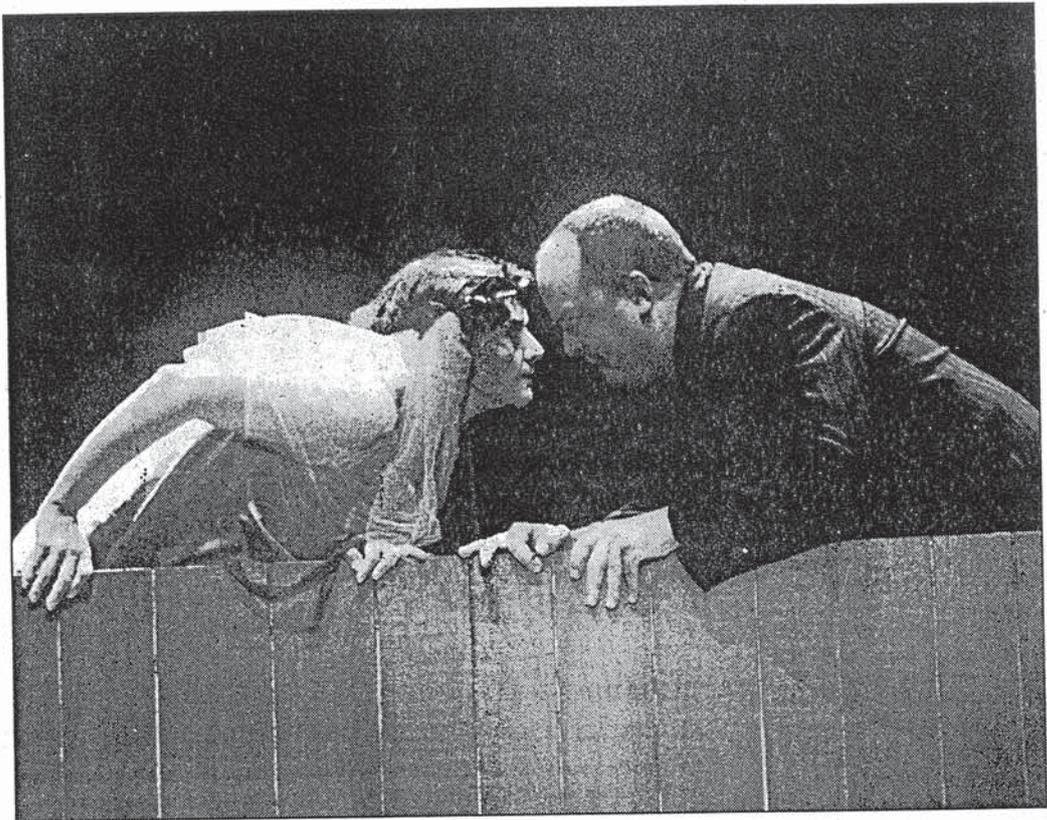
Avec « L'opérette imaginaire », spectacle délirant, le Quartz frappe fort d'entrée. Les premiers agacements passés, on se laisse happer par le magnétisme de ce salutaire jeu de massacre. Massacre du langage commun, extraordinairement recomposé, massacre des conventions et des conventions. Le résultat, signé Valère Novarina et Claude Buchvald est ahurissant et jubilatoire.

A ceux que tenterait le mot « opérette », rappelons que ce spectacle n'a rien à voir avec la vision classique d'opéra du populo qu'on en a généralement. Pour parodier un titre célèbre de ce répertoire désuet, on dira qu'ici l'écrivain Valère Novarina et le metteur en scène Claude Buchvald ont entièrement démonté l'auberge, avant d'entreprendre un désossage sanglant du cheval blanc.

Douloureuse infusion

Loin des stucs et des livrets à la chantilly, mais avec des chansons à grincer et de décapants ballets brosses, cette « Opérette imaginaire », au terme d'une lente et parfois douloureuse infusion, procure pourtant un plaisir bien réel. Pas le bonheur maso des flagellants aimant à se faire torturer les neurones. Non, celui, rare, consistant à aller au bout d'une aventure artistique radicale qui surplombe le gouffre et secoue vivement le cocotier des habitudes.

Ça commence très fort, entre chants dissonants et tableaux abscons. Ça continue très dur, dans un dédale de mots mis en pièces avec un bel acharnement. La première partie finit dans un délire de sons et de sang, les sens mis à vif. Chance inespérée, l'entracte arrive à point pour les spectateurs qui préfèrent l'art discret de la fugue.



Elisabeth Mazev et Daniel Znyk, deux des comédiens époustouflants de cette décapante « opérette imaginaire ».

Réjouissante pataphysique

Les autres acceptent volontiers de perdre un peu plus la boussole et de dériver dans une réjouissante pataphysique, qui en dit plus long sur le désordre et l'abomination clônésque de notre époque que les études les plus châtiées. Tout cela n'a pas de sens, ils ont perdu la raison.

Oui et c'est d'oser nous élabousser ainsi d'absurdité, d'étrangeté et d'une immense poésie qui donne profondeur et sens à cet objet théâtral non identifiable. L'auteur-inventeur, Novarina, est le termite, dans la langue de bois, le mécréant de la grand messe cathodique, l'empêcheur de tuer en rond la force des mots, l'impitoyable mau-

vaise conscience qui dénonce la léthargie et l'aveuglement ambiants.

Des comédiens époustouflants

L'opérette en question, nullement imaginaire, serait donc ce monde de plus en plus virtuel, cet eden numérisé, s'ingéniant à faire oublier la réalité. Buchvald et Novarina nous y ramènent. Avec l'aide de comédiens d'autant plus époustouflants qu'ils n'ont même pas la possibilité de se raccrocher aux branches d'un texte sécurisant. Les branches sont par terre, éparpillées. Le tronc est débité en planches depuis lurette. Il reste des funambules, sur le fil de l'intensité. On n'oubliera pas de sitôt la

lecture du roman par l'exceptionnel Daniel Znyk, ni la belle incursion finale du coeur des Enfants de la colère.

D'abord saoulante, sincèrement, cette « Opérette imaginaire », où grouillent en permanence la douleur et la noirceur du monde, est un jeu de patience qui communique au bout d'un voyage chaotique, une troublante ivresse. On en sort groggy, vidé, épluché, mais convaincu que le théâtre est aujourd'hui le seul lieu où il fait bon vivre un moment aussi fou.

Jean-Luc Germain

« L'opérette imaginaire » est encore présentée ce soir et demain soir, à 20 h 30, au Quartz. 02.98.44.10.10.

Le Quartz crée « L'Opérette imaginaire » Le théâtre masqué de Novarina



Théâtre déli-
rant, de bout
en bout...

Jean-Philippe Tranvouez

Le Quartz, pour la première fois, joue du Valère Novarina. Jusqu'à jeudi soir, les Brestois ont l'occasion de découvrir cet auteur dramatique contemporain, qui est aussi peintre et dessinateur, à l'occasion d'une création : « L'Opérette imaginaire », dans une mise en scène de Claude Buchvald. Un spectacle singulier, complètement hors normes, déroutant, mais en définitive passionnant.

Valère Novarina est un habitué des milieux « branchés », un auteur abonné au festival d'Avignon ou au festival d'Automne à Paris. Brest le découvre en ce moment avec sa dernière pièce : « L'Opérette imaginaire », une création résidence du Quartz.

On sait que le Quartz aime à prendre des risques. Et c'est bien son rôle. On lui reprocherait d'être le simple serviteur d'auteurs à succès. Reproche qu'on lui fera, le moment venu, lors du retour des « Deschiens » cette saison avec des spectacles usés jusqu'à la corde.

Mais revenons à « L'Opérette imaginaire », spectacle déroutant s'il en

est. Le public était prévenu : le théâtre, façon Valère Novarina, n'est pas du tourisme culturel. On n'y entre pas comme dans un jardin à la française en suivant des allées propres et bien tracées. On y entre plutôt comme dans une jungle, et le spectateur doit se frayer un passage à coups de machette. « Je ne crains pas qu'il se perde, ou soit réellement éternué », admet l'auteur. Cela dit, on n'est pas trahi par le titre : « L'Opérette imaginaire ». Il s'agit bien d'un spectacle où l'on chante souvent. On entend des airs et de belles voix, sur des musiques parfois familières. Seules, les paroles sont dans le désordre... C'est comme quand les acteurs parlent. Mais l'auteur s'en est expliqué : « J'inverse parfois une phrase comme le peintre tourne son tableau à l'envers et continue dans l'autre sens... » Alors, il ne faut pas essayer de tout comprendre, de chercher des repères identifiables et rassurants. Chez Novarina, il faut prendre les choses comme elles viennent et se laisser prendre... ou non. C'est comme dans une forêt très ancienne : il y a des arbres qui ont des formes très bizarres, pas très conformes à

l'idée qu'on se fait des arbres. Et pourtant ce sont des arbres, nourris par une bonne sève, tirée du plus profond de la terre. Dans le théâtre de Novarina, les acteurs pas tout à fait comme les autres tirent leur énergie du bois du plateau : ils racontent aussi la vie, à leur manière. « Le théâtre est masqué, il s'insoumet à l'image humaine », dit encore l'auteur.

Disons qu'on est au cœur de la poésie, qui fait appel aux sens plus qu'à l'entendement. Une poésie dans l'espace, avec ses ingrédients multiples que sont les mots, les chansons, l'accordéon (de Christian Pacoud), les mouvements, les gestes et les visages. Les comédiens sont prodigieux ! Et à la fin, les choristes brestois de l'ensemble Cantoria sont parfaitement dans le ton. « L'Opérette imaginaire » est un spectacle magique. Un spectacle où même les morts se mettent à parler... Formidable, non ?

Pierre GILLES.

- Dernières représentations ce soir et jeudi soir, à 20 h 30, dans le petit théâtre du Quartz. Rens. 02 98 44 10 10. «